

Dédale discursif d'un amoureux réfléchi

« Je cherchais une définition de l'amour pour mieux t'en parler. J'ai arpenté les allées d'une bibliothèque interminable, les rayons d'une librairie à l'allure ravissante et au rangement manifestement perfectible. J'ai tourné, et tourné, abîmé par l'absence. J'ai attendu, et attendu, que des pages viennent enfin éveiller en mon âme et mon cœur le moindre intérêt. J'étais tendre avec chaque livre que mes doigts frôlaient ; j'étais tendre, si tendre, et j'espérais que cette douceur déclare tant d'amour à l'ouvrage qu'il me fût aussi bon que l'aimée.

Dieu ! que cette attente me semblait vaine ; aucun objet ne saurait évoquer en moi ce sentiment-là, à la fois suprême et terrible, qui me comble et m'écorche à chacun de ses regards, de ses gestes, de ses rires. Et, quand bien même ! moi, le nihiliste, le pessimiste, l'infortuné, si cet objet était, sans doute l'aurais-je raté... Une pensée triste et morne dont je fus étonné de la déchéance soudaine, brutale, tranchante. Dieu ! ma croyance s'effondrait : brusquement, il était là. Un espoir, pour ma détresse. Le Graal, de ma quête.

Je fis un pas en arrière, lâche ou bien déjà trop désabusé. Puis, deux pas en avant, follement téméraire, mortellement nécessaires.

Après tout,

pourquoi pas ?

Fragments d'un discours amoureux, par Roland Barthes (philosophe, critique littéraire et sémiologue français, de son état).

J'ai aimé la couverture : le détail de *Tobias e angelo*, une peinture d'Andrea del Verrocchio. Les tons, si doux, et ces mains qui se cherchent et s'effleurent... si proches et qui semblent, étrangement, si lointaines. Il y a, dans l'espace qui demeure entre les doigts de Tobias et de l'ange, un non-dit d'hésitation et de pudeur adorablement frustrant. Et ça, c'est ce que je ressens quand je pense à elle... Puis-je lui dire ? comment puis-je le faire ? Barthes même se demande : « ne faut-il pas [...], précisément parce que je l'aime, lui cacher combien je l'aime ? ». Et si dire l'amour, c'était manquer un battement, le mener à son terme ? Il doit sans doute y avoir un juste équilibre quelque part ; mes élans m'aveuglent probablement et m'empêchent – très certainement – de ne pas vaguer à l'excès. Encore là, je balance entre deux eaux, entre la raison et le sentiment. Je cherche une logique dans mon discours pour mieux que tu comprennes. Et pourtant : c'est comme si chaque tentative d'explicitation était une nouvelle tombe pour le Verbe.

Il y a autre chose, dans ce livre, qui a retenu mon attention : chaque chapitre évoque un élément du discours amoureux, dissimulé ou bel et bien évident. Qu'il s'agisse de la compassion, de l'errance, de l'étreinte, du *je t'aime*, de la langueur, de la lettre, de l'union... de la vérité. Et il y a, dans chacun de ces fragments, quelque chose d'indicible, des fils qui se nouent, se coupent et se recourent éternellement. C'est un sens qui s'échappe d'un tout, d'un ensemble de parties. Et c'est ce qui a, finalement, le mieux porté à mes lèvres la définition de l'amour : l'amour, c'est la complétude. Et ce n'est pas se sentir complet d'être avec l'autre. C'est se sentir complet d'aimer ; c'est parce que l'on ressent tous ces épanchements de l'âme et du cœur, que nous nous sentons entier, accompli dans notre existence, dans notre humanité. Moins seul, plus vivant. Et ce, même si notre discours reste « d'une extrême solitude », progressivement enterré en nous comme un vieux souvenir dont on ne saurait que trop faire, et qui continue néanmoins à nous construire.

Je ne te dirai pas de lire ce livre, tu sais. Je ne te dirai pas non plus de ne pas le lire. Il peut t'apporter autant qu'il peut t'ôter tes illusions. Il est mortifère, à sa façon.

Je vais toutefois te confier une idée qui engagera, peut-être, tes pas dans les miens... jusque dans les *Fragments d'un discours amoureux* d'un auteur du 20^e siècle : la lecture et l'amour ont cela en commun, qu'ils peuvent être excessivement amers. Malgré tout, ils peuvent mener à certains profits – mieux comprendre le monde, la vie, autrui ou bien encore, et surtout, soi-même. En somme, je te le dis : rien ne se perd, dans ces dédales. Ni même le mal, et la douleur.

Alors, tout compte fait,

pourquoi pas ? »